

# La figure du courtisan chez Baldassar Castiglione : l'homme de pensée entre vertus et intérêts personnels à l'époque de la Renaissance

Valeria Allaire

## ► To cite this version:

Valeria Allaire. La figure du courtisan chez Baldassar Castiglione: l'homme de pensée entre vertus et intérêts personnels à l'époque de la Renaissance. G. Giuliato; M. Peguera Poch; S. Simiz. La Renaissance en Europe dans sa diversité, vol. I, pp.329-346, 2015, Les pouvoirs et lieux de pouvoir. hal-02364905

HAL Id: hal-02364905

<https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-02364905>

Submitted on 15 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Valeria Caldarella Allaire, « La figure du courtisan chez Baldassar Castiglione : l'homme de pensée entre vertus et intérêts personnels à l'époque de la Renaissance », in *La Renaissance en Europe dans sa diversité*, G. Giuliano, M. Peguera Poch, S. Simiz (éds.), Université de Nancy II, coll. « Europe XVI-XVII », Nancy, 2015, vol. I, *Les pouvoirs et lieux de pouvoir*, p. 329-346.

De la jeunesse milanaise à la cour des Gonzague à Mantoue, de Urbino à Rome, jusqu'à la nonciature en Espagne, Baldassar Castiglione, écrivain et diplomate, a vécu au cœur des événements politiques de la Renaissance européenne. Courtisan, ambassadeur, nonce, le comte est, donc, à la fois, témoin et acteur de ces vicissitudes dans toute leur complexité. Son traité, *Le livre du Courtisan*, illustre les relations que les hommes de cour entretiennent avec le pouvoir, ainsi que la conception du rôle joué par la cour même dans la société. Or l'image du courtisan évolue au fil des remaniements apportés à l'œuvre. Ce personnage ne se limite pas à amuser les dames et à divertir son seigneur avec des « facezie » ; il devient également le précepteur de ce dernier, pour le former, l'éduquer au bien et à la justice. Enfin, ce courtisan se fait conseiller-philosophe ; jamais complaisant, il se permet de dire la vérité au prince, pour son bien et pour le bien de son peuple.

Tout au long de notre analyse, nous nous sommes proposé de distinguer différents niveaux de lecture de l'ouvrage, par rapport à son protagoniste et, à la fois, destinataire. Tout d'abord, à un degré plus évident et manifeste si l'on veut, se situe *l'institutio regum familiae*, autrement dit, la déclinaison des préceptes qui font d'un homme de la cour, le courtisan exemplaire<sup>1</sup>. Ensuite, nous retrouvons la sphère de la mémoire, la volonté de protéger un monde qui, en réalité, est révolu et qui, pourtant, reste dans le cœur de l'auteur. L'écriture devient alors un moyen pour ne pas oublier, pour que personne n'oublie, jamais. Parallèlement, nous remarquons un basculement d'intérêt du lettré, qui passe du prince à son serviteur. En effet, la figure du courtisan est, à l'époque, liée à une perception peu structurée, précaire et éphémère : le nom même de *courtisan*, banalisé, évoque l'image d'un adulateur obséquieux<sup>2</sup>. Machiavel décrit, dans ses ouvrages, des cours pleines de flatteurs<sup>3</sup> et de « gentilshommes [...] [qui] vivent dans l'oisiveté et l'abondance [...] sans se donner aucune peine pour cultiver ou gagner leur vie »<sup>4</sup>. Avec Castiglione, ces gentilshommes deviennent, désormais, le centre de réflexion. L'homme de cour se tourne vers son propre rôle, pense à la légitimité de sa caste et la confirme, au moment où celle-ci subit une grande crise<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Sur l'épigraphie pour le monument funéraire de son ami, Pietro Bembo écrit en 1529 : “[...] Quatorque libros de istituenda regum familia perscripsisset”. A. Quondam, “*Questo povero Cortegiano*”. *Castiglione, il Libro, la Storia*, Roma, Bulzoni Editore, 2000, p. 317n.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 312 et 315.

<sup>3</sup> “E questi sono li adulatori, de'quali le corti sono piene”, N. Machiavel, *Il Principe*, XXIII, in Machiavelli, *Opere*, E. Raimondi (a cura di), Milano, Mursia Ed., 1969, p. 114.

<sup>4</sup> *Ibid.*, *Discorsi sulla prima deca di Tito Livio*, L. I, ch. LV, p. 220. Les deux intellectuels ont une vision différente de l'oisiveté : ce que pour Castiglione est l'« honnête vertu de la paix », pour Machiavel rend la ville ou efféminée ou divisée.

<sup>5</sup> Quondam souligne comme le traité, déjà dans sa première rédaction, opère une “reconnaissance explicite” du statut de courtisan. A. Quondam, “*Questo povero...*”, p. 484.

Il s'agit de l'œuvre de toute une vie<sup>6</sup>, même si Castiglione affirme avoir écrit son traité « en peu de jours », inspiré par la mort du duc Guidubaldo, survenue en 1508<sup>7</sup>. Et sa première rédaction – qui remonte aux années 1513-1515, alors que le sort du duché est incertain – a, quelque part, le goût d'un journal tourmenté, où Baldassar enregistre les aspects les plus saillants de la vie de ce monde « à part » qu'est la cour<sup>8</sup>. Cependant, le comte n'en reste pas là et il remanie sans cesse ces pages. La deuxième rédaction est élaborée autour des années 1518-1521 : le pape Léon X a spolié Francesco Maria della Rovere du duché ; certains de ses proches ont quitté le duc, d'autres ont disparu, la plupart a choisi une carrière ecclésiastique. La cour des souvenirs de l'écrivain n'existe plus<sup>9</sup>. La troisième rédaction, celle de la vulgate, est écrite entre 1522 et 1524 : plusieurs chercheurs retrouvent, dans cette version, les échos des bouleversements de la vie de l'auteur, notamment l'influence, moralisatrice, de la nonciature<sup>10</sup>. Et le *Livre* aurait continué très probablement à muter, à se faire et à se défaire, si la poétesse et amie, Vittoria Colonna, marquise de Pescara, n'avait pas contraint le comte, avec son « furto »<sup>11</sup>, à l'envoyer précipitamment à Venise, en 1528, pour la publication. Castiglione déclare, en effet, être « effrayé de ce danger »<sup>12</sup> de la circulation inopinée d'un *Livre* qui n'est plus, car il a été depuis remanié, et qui n'est pas encore, car l'auteur avait, « dans l'âme », l'intention d'y rajouter beaucoup de choses<sup>13</sup>.

Parcourons les grands traits du récit.

La scène se déroule au Palais Ducal, dans les appartements de la duchesse Élisabeth, et le contexte coïncide avec la visite, à la cour des Montefeltro, du pape Jules II, au début du mois de mars 1507 : la fleur de gentilshommes<sup>14</sup> et vertueuses dames forme une heureuse brigade qui se réunit autour de la duchesse, pour donner vie à des amusements, des divertissements dignes de son statut<sup>15</sup>. Parmi les suggestions de passe-temps proposés par les membres de la compagnie, c'est le jeu formulé par Federico Fregoso qui est choisi :

---

<sup>6</sup> Nous sommes d'accord avec G. Ghinassi, *Fasi dell'elaborazione del «Cortegiano»*, in "Studi di filologia italiana", XXV, 1967, p. 155-196 : une lecture diachronique des révisions du *Livre* permet de parcourir la vie et l'œuvre de son auteur.

<sup>7</sup> B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, A. Pons (par), Paris, Flammarion, 1991, Dédicace, 1, p. 7.

<sup>8</sup> C. Fanelli, *La Calandria. Tematiche e simbologia, Il panorama teatrale del Cinquecento e La Calandria di Bernardo Dovizi da Bibbiena*, Firenze, Firenze Libri Atheneum, 1997, p. 13.

<sup>9</sup> Cf. B. Castiglione, *La seconda redazione del Cortegiano*, G. Ghinassi (par), Firenze, Sansoni, 1968.

<sup>10</sup> J. Guidi, *Les différentes rédactions du Livre du Courtisan*, in J. C. D'Amico et P. Grossi (dir.), *De la politesse à la politique. Recherches sur les langages du Livre du Courtisan*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2001, p. 27.

<sup>11</sup> C'est à dire le vol dont il est mention dans la Lettera di B. Castiglione a Vittoria Colonna, da Burgos, 21 septembre 1527, in A. Quondam, "*Questo povero...*", App. I, p. 537-538. En effet, dans la dédicace du traité, Castiglione avoue avoir été « quelque peu fâché » par l'attitude de Vittoria Colonna, à laquelle le nonce avait prêté le livre. De fait, la marquise avait manqué à sa parole et en avait fait transcrire une grande partie ; des copies avaient donc commencé à circuler à Naples. B. Castiglione, *Le livre du...*, Dédicace, I, p. 8.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> Lettera di Baldassar Castiglione..., *Op. Cit.*, App. I, p. 537-538.

<sup>14</sup> Si dans la première rédaction nous remarquons un caractère plutôt « régional » des personnages, à partir de la deuxième, c'est la noblesse italienne toute entière qui se fait protagoniste du traité. J. Guidi, *Le jeu de cour et sa codification*, in *Le pouvoir et la plume. Incitation, contrôle et représentation dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, CIRRI 10, Université de La Sorbonne Nouvelle, 1982, p. 104.

<sup>15</sup> De retour de Bologne réduite à l'obéissance, le Pape repartira d'Urbino le 7 mars, les jeux commenceront le jour suivant.

[...] former en paroles un courtisan parfait, en spécifiant toutes les conditions et qualités particulières qui sont requises chez celui qui mérite ce nom<sup>16</sup>.

Et c'est ainsi que, suivant une structure narrative qui nous est familière<sup>17</sup>, sous la régence de la duchesse et de sa lieutenant Emilia Pia, les personnages, durant quatre soirées, s'adonnent au plaisir (n'oublions pas qu'il s'agit d'un jeu) de la conversation.

Le grand absent à ces soirées mondaines est, pour des raisons littéraires et rhétoriques évidentes, l'auteur, qui, dans la fiction, se trouve encore en mission auprès d'Henry VII<sup>18</sup>. La distance est, en effet, un élément indispensable dans la dynamique du discours ; elle se fait marque d'objectivité, à l'instar de son modèle rhétorique, le *De Oratore* de Cicéron<sup>19</sup>. Les opinions, qu'elles soient partagées ou pas par l'auteur, maintiennent ainsi leur entière valeur. Dans son récit, Castiglione affirme, alors, rapporter les discours des participants, sans porter de jugement, tels qui lui ont été racontés à son retour d'Angleterre.

Le prince est également éloigné de la scène : son absence permet au courtisan de se sentir moins soucieux des règles comportementales dont il doit toujours tenir compte face à son maître, mais cela lui permet surtout, selon nous, de prendre le temps de la réflexion. Il peut ainsi théoriser sur sa conduite, au lieu de se consacrer entièrement à « adorer le prince [...] [et appliquer] toutes ses volontés, ses coutumes et manières de faire, à lui complaire »<sup>20</sup>. Fragilisé donc par sa maladie, le duc Guidubaldo se retire tôt le soir, tandis que la Sala delle Veglie se remplit : le jeu de la *courtisanerie* prend alors vie.

Présence essentielle, au contraire, celle de la duchesse Élisabeth, âme de la cour<sup>21</sup> d'Urbino, et celle des « donne di palazzo », car « sans les femmes la vie serait grossière, privée de toute douceur, et plus rude de celle des bêtes sauvages », car elles « ôtent [...] toutes les pensées viles et basses » et « à la guerre, [elles] enlèvent la peur aux hommes et les rendent hardis », en leur transmettant le « furieux courage »<sup>22</sup>. Toute une soirée, la troisième, sera donc consacrée aux échanges entre misogynes et défenseurs des dames de palais.

Dans ce chef-d'œuvre, se tressent avec élégance et mesure – qualités essentielles du parfait courtisan – des éléments apparemment incompatibles et finalement complémentaires : une micro-représentation (Urbino) et une macro-évocation (l'Europe), une fonction gnomique et une fonction sentimentale, les sources classiques et les sources modernes, la mémoire du vécu et les aléas du présent, l'illusion d'une cour idéale et la réalité historique d'une société bouleversée, que nous parvenons, néanmoins, à discerner, derrière le filtre d'une Urbino suspendue dans le temps. Et le choix d'une structure dialogique de narration permet de maintenir constante la tension maïeutique de ces éléments : propos et répliques s'alternent, pour donner vie à l'image du représentant parfait de la caste nobiliaire. Ne soyons, alors, pas surpris que les personnages n'arrivent pas à une thèse définitive et unanime et qu'aucun d'entre eux ne soit jamais élevé au rang d'unique détenteur de vérité : cela fait bien partie de

---

<sup>16</sup> B. Castiglione, *Le livre du...*, I, 12, p. 34.

<sup>17</sup> Sur la structure narrative du « dialogo » voir note 23 ci-dessous.

<sup>18</sup> En réalité, à cette date, le comte était déjà rentré de sa mission.

<sup>19</sup> Castiglione même nous apprend ses modèles : le *De Oratore* de Cicéron, la *République* de Platon et la *Cyropédie* de Xénophon. B. Castiglione, *Le livre du...*, Dédicace, 3, p. 13 et I, 26, p. 55.

<sup>20</sup> *Ibid.*, II, 18, p. 128.

<sup>21</sup> A. Pons, in B. Castiglione, *Le livre du...*, p. XV et XXVIII.

<sup>22</sup> *Ibid.*, III, 51-52, p. 291-292.

la nature du jeu du « dialogo »<sup>23</sup>. En outre, chaque fois qu'un gentilhomme est sollicité par Emilia Pia ou par la duchesse, chaque fois qu'il se trouve chargé de la « fatica » de donner une définition, une description du courtisan, et donc de tracer en quelque sorte le portrait de lui-même, l'incipit de son discours est construit sur des prétéritives : un refus systématique, qui, toutefois, laisse vite place aux raisonnements réclamés. Bref, l'érudite rechigne, se fait prier, car sa mission est délicate, mais, finalement, il se livre toujours à l'exercice.

### *Le portrait du gentilhomme*

Le courtisan parfait, nous dit le comte Ludovico de Canossa, est, tout d'abord, issu d'une famille noble, car la noblesse, « comme une claire lampe », montre la voie de la vertu<sup>24</sup>. Il doit savoir manier les armes, c'est sa principale et vraie profession. Étant noble, c'est dans la bataille que réside la raison même de son existence<sup>25</sup>. Il doit savoir monter les chevaux, combattre avec la lance, jouter, lutter mains nues, aller à la chasse, nager, sauter, courir, toujours avec aisance et comme le meilleur parmi les meilleurs. Hardi et fidèle, fier et agressif avec l'ennemi, humain et modéré en tout autre lieu. Il aura une belle apparence, un corps harmonieux, il sera viril et pas efféminé. La danse, la musique l'art de la peinture feront partie de son bagage. Il saura bien écrire en vers et en prose, bien parler, car cela plaît aux femmes<sup>26</sup>. Il fera preuve de sagacité, en ayant toujours un bon mot ou une histoire pertinente à chaque situation, il s'exprimera avec mesure et censure. Le gentilhomme, courageux en bataille, ajoutera à ses connaissances l'ornement des lettres, suprême don de Dieu, comme l'ont fait nombre de capitaines de l'Antiquité... et comme le feront les Français, si Monseigneur d'Angoulême est un jour sacré roi<sup>27</sup>. Il modulera son comportement aux circonstances, faisant preuve de jugement. Il sera discret et modeste. La grâce dominera ses gestes.

De plus, nous apprenons la « regola universalissima » qui régira l'existence du courtisan. Il faut fuir l'affectation et montrer une sorte de désinvolture, de mépris, dans ses mouvements : c'est la *sprezzatura*, la dissimulation du travail accompli et des difficultés rencontrées et la simulation d'une grande nonchalance dans tous ses actes. Cette règle est suivie par l'auteur même, lorsqu'il parle de la composition du traité<sup>28</sup>.

Mais, toutes les caractéristiques énoncées jusqu'à présent, la naissance, la grâce, l'élégance, l'adresse « ne seraient que légèreté et vanité [...] plutôt dignes de blâme que de

---

<sup>23</sup> Sur la structure narrative du « dialogo », « una forma letteraria insolitamente flessibile [...] in cui voci diverse che esprimono punti di vista diversi trovano ascolto e non c'è necessità di giungere ad alcuna conclusione certa », qui est « nell'Italia dell'inizio del XVI secolo, un genere di moda », P. Burke, *Le fortune del Cortegiano. Baldassar Castiglione e i percorsi del Rinascimento europeo*, Roma, Donzelli Ed., 1998, p. 21-24. Cf. aussi P. Guérin, *Remarques sur le jeu dialogique...*, p. 95. En outre, P. Guérin nous présente le choix fictif du dialogue comme « représentation polyphonique » du texte et « réflexivité constitutive », dans laquelle destinataires et producteurs du discours coïncident. Et, sur les raisons qui ont porté au choix du « dialogo diegetico » dans ce traité, cf. N. Ordine, *Il dialogo filosofico nel 500 europeo*, Milano, Franco Angeli, 1990, p. 19 et *passim*.

<sup>24</sup> B. Castiglione, *Le livre du...*, I, 14, p. 37. Parmi les protagonistes, seul Bernardo Dovizi da Bibbiena n'est pas issu d'une famille de la caste nobiliaire, mais d'un milieu de notaires.

<sup>25</sup> *Ibid.*, I, 17, p. 42. Cf. aussi J. Garrisson, *Royauté, Renaissance et Réforme 1483-1559*, Paris, Éd. du Seuil, 1991, p. 219.

<sup>26</sup> Sur la question de la langue, qui oppose, dans le récit, les défenseurs du florentin archaïque et les partisans d'une langue vulgaire « tenera e nova » – B. Castiglione, *Le livre du...*, L. I, XXXII, p. 64 – cf., entre autre, V. Cian, *La lingua di Baldassarre Castiglione*, Firenze, Sansoni, 1942 ; G. Ghinassi, « L'ultimo revisore del "Cortegiano" », « Studi di filologia italiana » 21 (1963), p. 217-264.

<sup>27</sup> Hommage très clair au souverain français dans cette prophétie *post eventum*. B. Castiglione, *Le livre...*, I, 42, p. 81.

<sup>28</sup> Il affirme, par exemple, d'avoir écrit le traité « en peu de jours », ou, encore, il se compare à « un humble peintre qui sait seulement tracer les lignes principales ». *Ibid.*, Dédicace, p. 7 et 9.

louange », si elles ne restaient qu'une fin en soi. Les bons mots et les belles manières efféminent les cours et corrompent la jeunesse<sup>29</sup>.

Le Livre IV, issu d'une réflexion postérieure à la première rédaction, opère à ce propos une cassure<sup>30</sup> avec les parties précédentes ; le dialogue prend les allures d'un monologue et le personnage d'Ottaviano Fregoso nous dévoile la fin ultime du courtisan : *l'institutio* du prince. En effet, les princes sont fréquemment animés par l'ignorance et la présomption, car personne ne dénonce leurs fautes. Les ennemis se complaisent de leurs erreurs et les amis n'osent pas parler, souvent par crainte de perdre les faveurs du puissant seigneur. Grâce aux qualités décrites précédemment, alors, le courtisan saura acquérir la bienveillance de celui-ci et il obtiendra la clé de son cœur. Il pourra parler en confiance, lui dire la vérité, le conseiller, lui montrer la voie des vertus : si « la fleur de la courtoisie » réside dans toutes les joviales activités partagées par les membres des élites nobiliaires, son « fruit » véritable, son aboutissement est d'« entraîner et aider son Prince à agir bien et le garder du mal », pour qu'il soit *parfait*<sup>31</sup>. L'homme de palais, oublieux des armes, se fait, alors, guide et le *Livre* se fait *Institutio regum familiae*.

Mais, s'il se trouve face à un seigneur mauvais et vicieux, le courtisan ne se rendra pas complice de ses bassesses ; il choisira de se « soustraire à cette servitude, afin de ne pas porter le blâme des mauvaises actions de son seigneur »<sup>32</sup>. L'instituteur, libre dans son jugement, devient donc philosophe. Comparé aux plus grands, Aristote et Platon, il se détache de tout aspect sensoriel pour atteindre la contemplation de la beauté universelle, à travers l'amour raisonnable<sup>33</sup>. En même temps, s'ébauche la fin du prince parfait, qui, éduqué par ce courtisan philosophe, tend à faire « le bonheur des sujets », mais encore, à réaliser la « patrie universelle » et à ramener sur terre « cet âge d'or dont on dit qu'il a existé quand Saturne régnait »<sup>34</sup>.

#### *Le souvenir urbinat et la vision européenne*

Or le traité ne revendique pas une fonction exclusivement didactique, une pure volonté normative, adressée à l'homme de cour ; du moins, il n'y a pas que cela. L'Italie est en crise, théâtre – depuis la descente de Charles VIII et le début des guerres – de luttes, de conflits et de combats harassants. La noblesse italienne témoigne alors, impuissante, de la disparition de nombre de cours ; et celles qui restent perdent leur prestige.

De plus, après avoir assisté à la désagrégation de la cour de Ludovic le More, le comte doit défendre Urbino des ambitions de Léon X, déterminé à déposséder Francesco Maria della

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, IV, 4, p. 327.

<sup>30</sup> A. Quondam reprend, à ce propos, le discours entamé déjà par Ghinassi et considère cette cassure évidente, car, dans les premières rédactions, les dissertations sur le prince manquent, tout simplement. La thématique du quatrième livre n'existait pas dans la première rédaction, ou alors elle était à peine esquissée. Par ailleurs le traité apparaît, de cette façon, biparti, d'une part les trois premiers livres et d'autre, presque sans lien, le dernier. A. Quondam, "*Questo povero...* ", p. 98.

<sup>31</sup> *Ibid.*, IV, 5 et 6, p. 328. Cf. C. Scarpati, *Dire la verità al principe (sulle redazioni di Cortegiano, IV, 4/48)*, Aevum, LVII, 3, 1983, p. 428-449.

<sup>32</sup> B. Castiglione, *Le livre du...*, IV, 47, p. 375-376.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*, IV, 18, p. 343. Sur ces trois utopies, de courtisan philosophe, de prince parfait et de patrie universelle, cf. J. C. D'Amico, Castiglione, *Érasme et Plutarque : le « prince parfait » et la « patrie universelle » entre mythes et réalités*, in *Id.* et P. Grossi (dir.), *De la politesse...*, p. 121-151.

Rovere, pour offrir le duché à son neveu Laurent. Un des propos fondamentaux du traité est, alors, celui de protéger, dans une bulle précieuse, le souvenir si cher de l' « excellence » de cette cour, la maintenir intacte, dans l'existence idéale, parallèle et éternelle de l'écriture, comme Homère l'avait fait avec les gestes d'Achille<sup>35</sup>.

En outre, nombre de ses amis, protagonistes du récit, ont disparu, et le meilleur hommage que le comte puisse offrir à ces « gentilshommes fort rares »<sup>36</sup>, que la mort a emporté si tôt, c'est de les arracher à l'oubli. Il pourra donc s'« acquitter de ce que [il doit] à la mémoire d'une si excellente Dame [Élisabeth], et à celle des autres qui ne sont plus en vie... »<sup>37</sup>. Mais, dans le cadre de la réflexion suggérée par le thème de ce colloque sur la Renaissance en Europe, nous souhaitons souligner l'aspect précisément « européen » du traité.

À l'aube de la troisième rédaction, de l'idéal de cour qu'Urbino avait représenté, ne reste, en effet, qu'un modèle abstrait. Et si le Palais Ducal est maintenu comme toile de fond, cela est dû à l'intime affection que l'auteur ressent encore, car sa perspective a complètement muté. En effet, le comte apporte des modifications importantes au texte et les personnages changent au nom d'une plus grande pertinence et conformité à l'actualité politique. La cour d'Urbino s'ouvre alors, faisant de la place à la noblesse italienne toute entière : le nom d'amis s'efface dans la vulgate, pour que d'autres personnalités, « venues » de plus loin, puissent prendre part au cercle des participants au jeu, ou encore être nommées comme modèles d'honnêteté et de grâce.

Urbino, de lieu réel, se fait archétype universel. Disparaissent alors, en partie, les gentilshommes et les vertueuses dames des cours padanes, et voilà qu'apparaissent des Espagnols, des Français, des Allemands ; et voilà que les reines et les rois d'Europe jaillissent dans les pages du traité. Et, tandis que les éloges de Francesco Maria della Rovere ou ceux, très généreux, d'Eleonora Gonzaga se font plus concis, Julien le Magnifique s'attarde à tisser les louanges d'Isabelle de Castille<sup>38</sup>. Nous assistons donc à une perte de vraisemblance descriptive, pour obtenir une plus vaste reconnaissance ; nous assistons au passage d'une « micro-cortigiana »<sup>39</sup> padane à une macro-courtisanerie européenne.

En outre, nous constatons avec J. Guidi et A. Quondam la présence, de la première à la troisième rédaction, d'un assouplissement des expressions concernant les puissances étrangères<sup>40</sup>. Le terme « barbare », que tant revient dans la première rédaction pour décrire les mœurs des Espagnols et des Français, leurs langues et leurs habits, disparaît presque complètement dans la troisième<sup>41</sup>.

---

<sup>35</sup> V. Cian parle, à ce propos, d' « évocation idéalisée ». V. Cian, *Un illustre nunzio pontificio del Rinascimento Baldassar Castiglione*, B.A.V., Roma, 1951, p. 228 et 244.

<sup>36</sup> B. Castiglione, *Le livre du...*, IV, 1, p. 323.

<sup>37</sup> *Ibid.*, Dédicace, I, p. 9 et III, 1, p. 230.

<sup>38</sup> *Ibid.*, III, 34-36 et 268-271.

<sup>39</sup> A. Quondam, « *Questo povero...* », p. 365. Sur cette « vision véritablement européenne des choses », cf. J. Guidi, *Le jeu de cour et sa codification...*, p. 112.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 102-106 et A. Quondam, « *Questo povero...* », p. 144.

<sup>41</sup> Nous observons, en guise d'exemple, que la nouvelle mode des Italiens de s'habiller « alla foggia de'barbari » de la première rédaction (*Cort. I*, f. 102), s'atténue en « alle altrui foggie », « à la mode d'autrui » dans la troisième. B. Castiglione, *Le livre du...*, II, 26, p. 139.

Les choix lexicaux montrent que la primauté culturelle du modèle italien sur toute l'Europe<sup>42</sup> se trouve en quelque sorte désavouée : le gentilhomme semble à son tour libéré des limites géographiques, en d'autres termes, l'« italianité » n'est pas une *condicio sine qua non* pour aspirer à devenir des courtisans parfaits<sup>43</sup>. C'est pourquoi le courtisan qui veut atteindre cette perfection sera parmi les meilleurs à monter avec la bride et combattre avec la lance à l'instar des Italiens, il saura tenir le pas et forcer la barrière au tournoi à la hauteur des Français, et, à la course des taureaux, au jeu de canne, au javelot et avec les dards, il sera excellent tout comme les Espagnols<sup>44</sup>. L'espace se dilate, l'axe d'investigation du *Livre* se déplace.

De plus, Castiglione nous présente, sous forme de pronostique *a posteriori*, les puissants qui régiront l'Europe : monseigneur d'Angoulême « qui donne de si grandes espérances », « le seigneur Henry, prince de Galles, qui grandit [...] en toutes sortes de vertus », et « Don Carlos, prince d'Espagne », ajoute Bernardo Dovizi da Bibbiena au discours d'Ottaviano Fregoso, qui « donne aussi de bien grandes espérances ». Ces grands souverains pourront accomplir ensemble l'entreprise « la plus noble, plus glorieuse et plus profitable [...] qui verrait les chrétiens tourner leurs forces vers la soumission des infidèles »<sup>45</sup>. La croisade, bien entendu. Encore une fois, en ces lignes, Castiglione outrepassé les limites géographiques du Palais Ducal, de la région, de l'Italie et dessine l'achèvement du destin de l'Europe tout entière<sup>46</sup>.

En effet, de la sorte, le traité satisfait les attentes d'un public très large<sup>47</sup>, fait de courtisans de petits États comme de très grands royaumes, la caste nobiliaire dans sa totalité donc, qui se reconnaît ou, du moins, voudrait se reconnaître, dans l'image dessinée par notre auteur et souhaite donc l'égaliser. Et cela est possible, car le *Livre* fournit les préceptes à suivre et les modèles à imiter, avec grâce, mesure, désinvolture. C'est une grammaire pour s'initier à l'art et à la profession de courtisan idéal, sans différences de territorialité : « Le destinataire réel du *Courtisan* est la noblesse européenne moderne : c'est le livre du nouveau gentilhomme »<sup>48</sup>.

Cependant, une certaine acrimonie se dévoile de temps à autre : les blessures des guerres d'Italie ne peuvent pas être totalement effacées et les choix vestimentaires des Italiens, de s'habiller « à la mode d'autrui », ne sont rien d'autre qu'un signe extérieur d'une servitude « très clairement accomplie », alors que « peut-être cette ancienne façon [reconnue comme italienne] était-elle signe de liberté ». Et l'histoire ancienne offre à Castiglione un

---

<sup>42</sup> Sur le modèle des villes princières italiennes, J. Garrisson, *Royauté, Renaissance...*, p. 215.

<sup>43</sup> A. Quondam, "*Questo povero...*", p. 386.

<sup>44</sup> B. Castiglione, *Le livre du...*, I, 21, p. 48.

<sup>45</sup> *Ibid.*, IV, 38, p. 364-365.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. XII. Cf. aussi D. Fachard, *Fonti classiche e realtà contemporanea nel Libro del Cortegiano*, in J. D'Amico et P. Grossi. (dir.), *De la politesse...* p. 90 ; dans le même recueil, J. Guidi, *Les différentes rédactions...*, p. 27-28.

<sup>47</sup> C'est un livre qui plaît « universellement », comme son auteur l'avait osé espérer. B. Castiglione, *Le livre du...*, p. 14. Le succès est immédiat. J. Boscán, qui traduit l'œuvre en castillan, le fait publier déjà en 1534. En France le *Livre du Courtisan* est traduit dès 1537 par le secrétaire du roi, J. Colin, et encore en 1538 et en 1585. Paraissent à Londres une version anglaise en 1561, traduite par T. Hoby, et, plus tard, une en latin. Sont attestées, en outre, une traduction allemande et une transposition polonaise. Et bien que sur le sujet il existe des antécédents (le *Tractato dello Cortisano* de Carafa Diomede, 1487, ou le *De Cardinalatu* de Paolo Cortese, 1510), cet ouvrage est considéré comme « le coup d'envoi de cette littérature » dédiée aux élites d'Europe. (J. Garrisson, *Royauté, Renaissance...*, p. 221-222).

<sup>48</sup> C'est nous qui traduisons. A. Quondam, "*Questo povero...*", p. 317.



antécédent illustre en l'exemple du seigneur de Perse, Darius, qui, l'année avant de succomber à Alexandre le Grand, fit façonner son épée à la mode de Macédoine : triste le présage pour Darius, et triste le présage pour les Italiens, soumis à tous les étrangers dont ils avaient adopté les habits. « ... Dans cette confusion » alors, pour « savoir choisir le meilleur [...], l'on doit s'accommoder à la coutume de la majorité »<sup>49</sup>. Tout comme l'on doit, pour ces lettrés, apprendre les langues étrangères, et surtout la française et l'espagnole, car il faut bien converser avec les nobles gentilshommes de deux nations si puissantes, qui se répandent à travers le monde, puisque leur commerce en Italie est si fréquent<sup>50</sup>. S'accommoder à la majorité donc, faire un choix de convenance.

### *Les intérêts d'un courtisan parfait*

Le centre du discours – faut-il le rappeler ? – ce n'est pas le prince, cœur de nombreux traités d'Érasme à Pontano, en passant par Machiavel, mais l'homme de cour. C'est son image que l'auteur esquisse dans son œuvre, comme la fresque d'une époque qui se transforme, et, en même temps, comme le reflet d'une caste qui doit suivre ou subir ce changement.

Ainsi, le traité se veut de former un courtisan tel, que ce sera au prince d'en être digne :

[...] et formons si c'est possible, un Courtisan tel que le Prince qui sera digne d'être servi par lui, encore que son État soit petit, pourra néanmoins se dire un très grand seigneur<sup>51</sup>

L'ouvrage a, donc, une autre vocation (troisième degré de lecture) : représenter l'allégorie d'un organisme complexe, pour que ce dernier affirme son rôle indispensable dans la société<sup>52</sup> et déclare « sa perfection ». Et bien que l'auteur refuse de s'y reconnaître (mais pas d'y avoir essayé)<sup>53</sup>, néanmoins, lui-même considère

[...] ce livre comme un portrait peint de la cour d'Urbino [...] d'un humble peintre qui sait seulement tracer les lignes principales, sans orner la vérité par des couleurs séduisantes [...]. [L'écrivain s'est] efforcé de montrer dans ces propos les propriétés et qualités de ceux qui y sont nommés<sup>54</sup>.

Et il ajoute :

[...] si en quelque lieu se trouvent des hommes qui méritent d'être appelés bon courtisans et qui sachent juger de ce qui appartient à la perfection de la courtoisie, l'on doit croire à bon droit qu'ils se trouvent ici<sup>55</sup>.

Ce groupe fascinant fait, ainsi, son autoportrait à l'attention de lui-même, afin de continuer à exister, et passer outre le spectacle de sa propre déchéance. De fait, C. Clough qualifie de « *self-interested* » les protagonistes du traité et, davantage, les personnalités historiques : des hommes animés uniquement par leur propre intérêt. Et, de même, J. Guidi, à propos de l'artifice de cacher ses connaissances afin de paraître excellent au moment de les dévoiler<sup>56</sup> : « Le conseil donné au courtisan de sagement doser ses défauts et ses qualités [...], témoigne

---

<sup>49</sup> B. Castiglione, *Le Livre...*, II, 26, p. 139-140.

<sup>50</sup> *Ibid.*, II, 37, p. 155.

<sup>51</sup> *Ibid.*, I, 1, p. 19.

<sup>52</sup> C. Fanelli, *La Calandria...*, p. 17.

<sup>53</sup> « D'aucuns disent aussi que j'ai cru me dessiner moi-même [...]. Je ne veux pas nier à ceux-là que je n'aie pas essayé tout ce que je voudrais que le Courtisan sût [...]. Mais je ne suis pas dénué de jugement dans la connaissance de moi-même au point de présumer savoir tout ce qui, je le sais, me fait défaut ». B. Castiglione, *Le livre...*, Dédicace, 3, p. 14.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 9-10.

<sup>55</sup> *Ibid.*, I, 12, p. 34.

<sup>56</sup> *Ibid.*, II, 39-40, p. 158-160.

d'un arrivisme qui n'est certes pas des plus louables »<sup>57</sup>. Et on insiste encore sur l'idée d'intérêt, quand, au IV<sup>e</sup> livre, le discours sur les rapports avec le prince porte à définir une autre qualité du courtisan parfait : ce dernier sera, en effet, en mesure de montrer à son seigneur quels sont les profits qu'il pourra tirer de l'emploi de la justice et de la libéralité durant son règne<sup>58</sup> : l'idée d'une pratique bien louable, mais au service de l'intérêt, de l'avantage, du profit.

Les guerres d'Italie ont changé les habits des courtisans, mais, comme pour Darius, cela ne s'arrête pas à une question d'apparences. Les princes, diminués, appauvris, menacés par l'ombre de plus grand souverains européens, se détournent du courtisan « castiglionesco », pour aller plutôt vers des « *administrators* », par fois roturiers, moins chers, et avec des attentes complètement différentes<sup>59</sup>. De son côté, le noble qui avait eu, auparavant, la faculté de quitter une cour pour une autre, suivant sa convenance, manque d'occasions pour combler ses aspirations, car les alternatives sont restreintes<sup>60</sup>. De plus, le voilà, maintenant, en compétition avec des courtisans étrangers. La question se pose donc : suivre ou subir le changement ? *Nos* courtisans songent à séduire un monarque étranger, ou bien, ils optent pour la carrière ecclésiastique. Un choix fort intéressant et intéressé, ce dernier, pour des érudits poussés davantage par le maintien de leurs bénéfices que par des préoccupations religieuses<sup>61</sup>. Une préférence manifestée, d'ailleurs, par nombre des personnages peints dans le traité : Ludovico di Canossa, Pietro Bembo, Bernardo Dovizi da Bibbiena, Federigo Fregoso, l'auteur lui-même.

Le comte Lodovico de Canossa, ambassadeur auprès du pape, du duc Guidubaldo d'abord et de Francesco Maria della Rovere en suite, devient évêque de Tricarico en 1511, grâce aux liens de parenté entre Jules II et son seigneur Francesco Maria. Cependant il n'hésitera pas à le quitter une fois que ce dernier sera tombé en disgrâce. Ensuite il n'hésitera pas non plus à passer au service du nouveau pape médicéen, qui avait été la source de tous les ennuis de Della Rovere. L'évêque devient ainsi nonce auprès de Louis XII d'abord, de François I<sup>er</sup> après. Grâce à la loyauté montrée envers le nouveau souverain, participant à la bataille de Marignan et grâce à son implication au cours des réunions du Concordat de Bologne, il acquiert, en signe de reconnaissance du roi français, l'évêché de Bayeux. La naturalisation française arrivera en 1529. Bernardo Dovizi, il Bibbiena, en 1519 évêque de Coutances, profite des avantages qui découlent de la papauté médicéenne de Léon X, dont il a été ami en jeunesse et secrétaire durant le cardinalat : il est en effet, désigné d'abord trésorier général, puis protonotaire et, quelques mois plus tard, cardinal, nomination donnant lieu à des nombreuses polémiques. Federigo Fregoso obtient l'évêché de Coutances après la mort de Dovizi en 1520, l'archevêché de Salerne et il devient cardinal de Gubbio en 1539<sup>62</sup>. Pietro

---

<sup>57</sup> J. Guidi, *Le jeu de cour...*, p. 101.

<sup>58</sup> B. Castiglione, *Le Livre du...*, IV, 5, p. 328. L'idée de « tirer profit » revient quelques lignes après, mais par rapport aux courtisans qui, incapables de dire la vérité au prince, le laissent dans l'erreur, par crainte de perdre sa faveur. *Ibid.*, IV, 6, p.329.

<sup>59</sup> D'où un évidant ostracisme à l'égard des « ignobili » et la nécessité, pour l'auteur, d'insister d'avantage, d'une rédaction à l'autre, sur l'attribut de noblesse du parfait courtisan. Cf. J. Guidi, *Ambiguïtés et lignes de force de la première rédaction du Courtisan*, Chroniques italiennes N 24, Paris, Sorbonne Nouvelle, 1990, p. 19.

<sup>60</sup> C. H. Clough, *Francis I and the courtiers of Castiglione's Courtier*, European History Quartely <http://ehq.sagepub.com/content/8/1/23.citation>, p. 46 et 49.

<sup>61</sup> C. H. Clough termine son article avec une pointe de cynisme, en nous invitant presque à voir de l'égoïsme dans le choix de retraite spirituelle que Federigo Fregoso et Pietro Bembo firent à la fin de leurs vies. *Ibid.*, p. 50. Cf. aussi C. Dionisotti, *Chierici e laici*, in Id., *Geografia e storia della letteratura italiana*, Torino, Einaudi, 1967, p. 55-88.

<sup>62</sup> Sur ces personnages : Dizionario Biografico degli Italiani, Ist. Enciclopedia Italiana, Roma.

Bembo, l'auteur de *Gli Asolani* et de *Prose della volgar lingua*, embrassant la carrière ecclésiastique, déclare que le monde laïc ne lui aurait pas consenti les avancements permis par « l'épouse blanche ». En effet, il devient cardinal en 1539 et obtient ce repos tant évoqué, dans sa correspondance, lorsqu'il écrit à ses amis<sup>63</sup>. Et Castiglione aussi, dans une lettre à sa mère, en 1524, songe aux profits qu'il peut tirer de sa nouvelle nonciature en Espagne : « [...] così ho accettato, con animo de acquistarne merito, appresso a Dio, et laude et honor appresso gli huomini, et forsi ancor *utilità* non mediocre »<sup>64</sup>.

Le manque de stabilité, dans la carrière de ces nobles gentilshommes, nous montre, de plus, le peu de dévotion qu'ils vouent à leurs seigneurs, changeant de direction au gré des alliances qui se forment et disparaissent entre les puissants<sup>65</sup>. Et tout en restant persuadés de l'importance littéraire et historique du traité, néanmoins nous considérons « Le *Courtisan* [...] en effet une œuvre écrite à des fins fort peu désintéressées, en dépit des gages humanistes dont l'auteur a tenu à s'entourer »<sup>66</sup>. Or un exemple instructif des changements de direction de ces nobles lettrés demeure la lettre dédicatoire du *Livre*, adressée, dans la première rédaction, à Alfonso Arioste et dans laquelle le comte offre un hommage plus qu'élogieux au grand vainqueur de Marignan<sup>67</sup>.

La perspective de la glorieuse entreprise de la croisade s'unit, dans ces lignes, à l'espoir que le roi français puisse sauver le destin de la cour d'Urbino et de Francesco Maria Della Rovere des féroces ambitions de Léon X. Castiglione alors, persuadé par le philo-français et ami Arioste, se rend à Bologne, en décembre 1515, lors des entrevues entre le roi et le pape. Et il se livre, durant ces quelques jours, à une écriture pleine de ferveur, dans laquelle il encense le roi *Très Chrétien*. François I<sup>er</sup> devient, dans ces pages, l'étendard de la Chrétienté toute entière, un second Charlemagne, qui possède les divines conditions pour récupérer Jérusalem et ramener sur Terre le mythique âge d'or : en 1516 c'est, en effet, le souverain français - que l'on veut adoubé par Bayard, selon le cérémonial féodal, après la conquête du duché milanais - qui véhicule les images de croisade contre les infidèles et de patrie universelle<sup>68</sup>. Et l'auteur se déclare prêt à le suivre à la croisade, pour se battre à ses côtés et pour inscrire ses gestes dans l'Histoire, il arrive jusqu'à se dire prêt à donner sa vie. V. Cian définit ce prologue comme « un acte d'opportunisme littéraire et, de même, politique, qu'il [l'auteur] allait bientôt regretter »<sup>69</sup> : le « Cristianissimo », tant apostrophé dans la dédicace, n'intervient pas pour sauver Urbino et Laurent de Médicis obtient l'investiture du duché, comme le souhaitait le pontife, son oncle<sup>70</sup>. Ce très long passage disparaît dans la deuxième rédaction du traité : le comte, témoin des nombreux changements politiques, ses espoirs déçus, réduit les éloges du roi et laisse davantage apparaître sa préférence pour ce Don Carlos, futur empereur Charles Quint, ennemi juré du souverain français, auprès duquel il

<sup>63</sup> Voir la lettre adressée à Bibbiena le 1 octobre 1519, où Bembo déclare : « Io altro non desidero, in questa vita, che riposo » in P. Bembo, *Lettere*, E. Travi (a cura di), Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1990, p. 135.

<sup>64</sup> C'est nous qui soulignons. B. Castiglione, *Lettere inedite e rare*, G. Gorni (a cura di), Milano - Napoli, Ricciardi, 1969, p. 83.

<sup>65</sup> V. Cian, *Un illustre nunzio pontificio...*, p. 7 et passim.

<sup>66</sup> J. Guidi, *Reformulations de l'idéologie aristocratique au XVI<sup>e</sup> siècle : les différentes rédactions et la fortune du Courtisan*, in *Réécritures 1 : commentaires, parodies, variations dans la littérature italienne de la Renaissance*, CIRRI 11, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1983, p. 125.

<sup>67</sup> Le traité sera dédié à Michel da Silva seulement en 1527, après même que le manuscrit soit parti pour Venise. Ce premier prologue est publié par P. Serassi, *Lettere del conte Baldessar Castiglione per la prima volta date in luce e con annotazioni storiche illustrate*, Padova, G. Comino, 1769, vol. I, p. 181-186.

<sup>68</sup> J. C. D'Amico, *Castiglione, Érasme et...*, in *Id.* et P. Grossi (dir.), *De la politesse...*, p. 150.

<sup>69</sup> V. Cian, *Un illustre nunzio pontificio...*, p. 62.

<sup>70</sup> Francesco Maria pourra le récupérer seulement à la mort de Laurent, en 1519.

terminera sa vie, nonce pontifical<sup>71</sup>. L'art de l'éloquence, de la rhétorique et des louanges sont, donc, utilisés avec une finalité politique bien précise<sup>72</sup>.

Et de même fera le parfait courtisan formé par le traité : drapé son arrivisme d'habits élégants – pourquoi pas étrangers ? – il sera capable de ruse et d'artifice, pour se mettre en valeur devant ses semblables et pour obtenir la reconnaissance (et une belle rente) de son prince, et cela ne devra pas être pour lui cause de blâme :

« C'est plutôt », dit messire Federico, « un ornement, qui accompagne ce qu'il fait, qu'une tromperie ; et pourtant, si c'est une tromperie, il ne faut pas la blâmer [...] »<sup>73</sup>.

Nous pouvons croire, alors, que la perfection du courtisan réside dans la fusion de ces deux individus, à priori si loin l'un de l'autre : le philosophe-pédagogue, qui contemple la beauté universelle et l'homme calculateur, qui est prêt à changer de camp et à tirer profit de chaque situation, pour en remporter un succès personnel.

---

<sup>71</sup> J. Guidi, *L'Espagne dans la vie et dans l'œuvre de B. Castiglione : de l'équilibre franco-hispanique au choix impérial*, in *Présence et influence de l'Espagne dans la culture italienne de la Renaissance*, CIRRI, 1979, p.139-141.

<sup>72</sup> Il faut néanmoins rappeler que pas tous les intellectuels partagent ce point de vue. Si V. Cian, dans son introduction à *Il Libro del Cortigiano*, Firenze, Sansoni, 1947, p. 504, et G. Ghinassi, *Fasi dell'...*, p. 159, parlent de raisons ou convenances politiques contingentes, A. Quondam, dans son remarquable travail "*Questo povero...*", exprime tout son désaccord avec cette thèse, en alléguant une série d'exemples pour démontrer que ces éloges n'ont pas disparu pour causes politiques. Il s'agit plutôt, selon Quondam, d'exigences internes au texte : une organisation d'ordre « cronotypique », qui se consolide à la deuxième rédaction et qui ne permet l'existence même de cette dédicace, ni, d'ailleurs, à la troisième, des références à la possibilité de voir, un jour, François Ier empereur. En effet, nous continuons à trouver, à différents endroits, dans le texte, les louanges du roi français et des coutumes de son peuple : ceux-ci, selon le *studioso* auraient été effacés par le philo-impérialiste, en cas d'une éviction motivée par un certain opportunisme. Nous pensons, cependant, que cet argument ne suffit pas à exclure complètement un calcul politique, car Castiglione, fin interprète des constantes fluctuations des alliances souveraines, n'aurait jamais fait totalement disparaître de son récit un des représentants les plus puissants de l'échiquier européen. Il s'agit, en tous cas, d'un sujet que nous nous réservons d'approfondir ultérieurement. A. Quondam, "*Questo povero...*", p. 331-332 et *passim*.

<sup>73</sup> B. Castiglione, *Le livre...*, II, 40, p. 159.